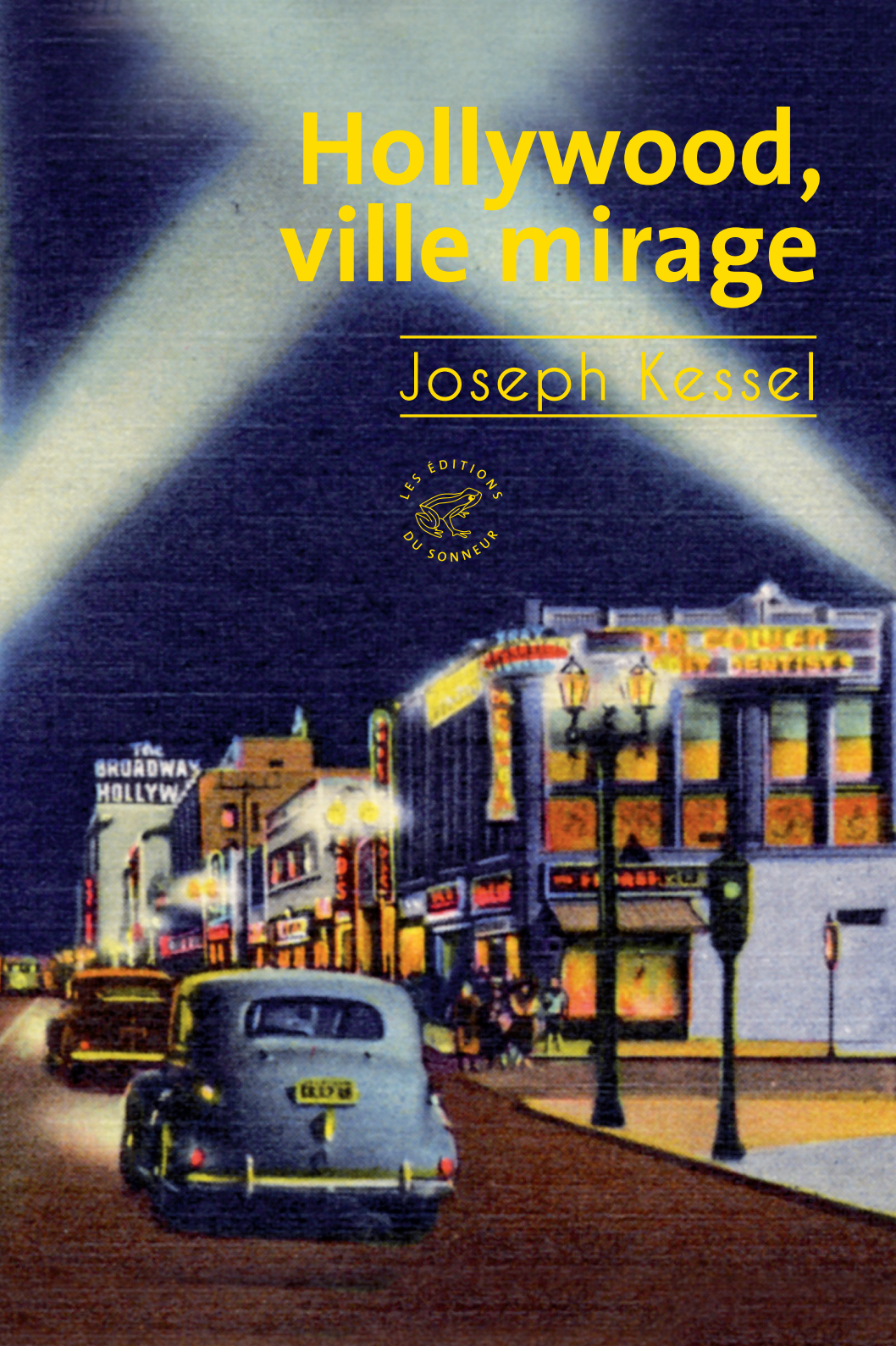
Hollywood, ville mirage

Joseph Kessel



Hollywood, ville mirage

© Estate of the late Joseph Kessel c/o The Irish Red Cross
© Les Éditions du Sonneur, 2020 pour la présente édition
ISBN : 978-2-37385-204-2
Dépôt légal : avril 2020
Illustration de couverture : © collection particulière
Conception graphique : Sandrine Duvillier

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

Hollywood, ville mirage

Joseph Kessel

POUR ANATOLE LITVAK*
QUI M'A TOUT APPRIS D'UN MÉTIER NOUVEAU.

* Le réalisateur Anatole Litvak (1902-1974) avait mis en scène en 1935 une adaptation de *L'Équipage* de Joseph Kessel. L'écrivain décida en 1936 de rejoindre son ami cinéaste alors installé à Hollywood.

I
LA VILLE ENCHANTÉE

LES CATHOLIQUES ONT LE VATICAN.

Les musulmans ont La Mecque.

Les communistes, Moscou.

Les femmes, Paris.

Mais pour les hommes et les femmes de toutes les nations, de toutes les croyances, de toutes les latitudes, une ville est née depuis un quart de siècle, plus fascinante et plus universelle que tous les sanctuaires. Elle s'appelle Hollywood.

Hollywood !

On y fabrique, à destination de la terre entière, des songes et du rire, de la passion, de l'effroi et des larmes. On y construit des visages et des sentiments qui servent de mesure, d'idéal ou de drogue à des millions d'êtres humains. Et de nouveaux héros s'y forment chaque année pour l'illusion des foules et des peuples.

Y a-t-il encore dans les campagnes ou dans les villes une jeune fille, un jeune homme qui, ne fût-ce qu'un instant, n'ait frémi, n'ait aimé sous le signe de ses constellations ?

Hollywood…

Quand je disais que je venais de ses studios, un feu de curiosité quasi barbare se levait au fond des visages impassibles dans les villages indiens du Mexique, dans les petits ports vénézuéliens noyés sous l'éblouissante humidité tropicale. J'avais parcouru pourtant des milliers de kilomètres en avion. Puis un bateau m'avait porté longuement d'escale en escale. Je croyais toucher à l'humanité la plus simple, la plus nue. Mais l'envoûtement de la cité magique avait pénétré jusque-là.

Et n'a-t-elle point au service de sa renommée et de ses gloires, pour débiter les bêtises de sa vie de chaque jour, plus de journalistes que n'importe quelle capitale du globe ?

Hollywood…

Terre des hyperboles et des surnoms – *movieland*, *filmland*, *starland* –, terre par elle-même dévorée, arrachée à tout, placée sur le rivage bleu et or d'un continent immense, baignée par le plus vaste océan, elle ne participe à aucune de leurs convulsions, elle laisse mourir toutes les rumeurs et tous les appels sur son seuil. Planète étrangère à la nature, elle continue de rouler à travers les cataclysmes

et les effondrements, traînant dans son sillage ses artificielles féeries, ses figures consacrées, ses baisers et ses trahisons comme autant de mécaniques sortilèges.

Tel est le sens absurde et fantastique de cette ville qui, par son destin et son influence, ne se peut comparer à nulle autre. Quel est donc son accessible et visible appareil ?

Des lisières de Los Angeles, un immense quadrilatère bâti s'étire vers le Pacifique, ses plages et ses grèves. Qu'importent les noms qui désignent les différents fragments de cette figure géométrique : Beverly Hills, Glendale, Santa Monica ; il n'y a pas de solution de continuité entre ces quartiers. N'ont-ils pas foisonné autour de la cellule mère comme des racines secondaires se répandent et s'agrippent au sol ? Ne sont-ils pas régis par les mêmes formes, les mêmes lois, le même rythme, le même enchantement ?

De nouvelles communes pourront naître, plus luxueuses encore et plus spacieuses, étendant à travers les vergers et les prairies le profil démesuré de Hollywood. C'est ce dernier nom qui, seul, est connu par le monde, qui, seul, porte en lui toute l'efficacité, tout le rayonnement. Pourquoi se servir des autres ?

Ainsi, le long des quatre ou cinq avenues qui s'allongent sur des dizaines de kilomètres, c'est Hollywood qui joint Los Angeles à l'océan.

On sent partout son exigence exclusive, son style inexorable.

La nature, pourtant, proposait en ce lieu les meilleures armes contre l'uniformité. Elle y a fourni aux hommes des collines, une plaine, un rivage. Et les hommes, là plus que nulle part, ont eu à leur disposition les ressources que fournissent l'argent, la fantaisie, l'espace et la hardiesse. Ils ont utilisé tous ces moyens. Ils ont construit, rasé et reconstruit. Des fortunes ont été jetées joyeusement dans la terre, dans les murs et les toits, les jardins et les meubles.

Entre les avenues posées comme des drains géants, au flanc des monts, le long des plages, des demeures basses et fines, cottages, bungalows, hôtels particuliers se suivent avec un bonheur presque parfait. Très peu sont de mauvais goût. Le nombre des maisons charmantes étonne, et, au premier abord, séduit le regard sans mélange. La variété ne nuit pas à l'harmonie. Partout des jardins où miroitent des piscines. Partout des jets d'eau, des lumières savantes. Bordées de pelouses, de palmiers et de sycomores magnifiques, les allées semblent fondre dans une brume radieuse qui tient de l'idylle puérile et du conte pour grandes personnes.

Des hauteurs, on découvre un paysage adorable dallé de vert et haché de belles ombres, soutenu par les colli-

nes, amplifié par l'océan. Tout, je le répète, a été fait par la nature et par les hommes pour donner à Hollywood la diversité de la grâce et de l'agrément.

Mais dans ces allées féeriques, on n'entend pas un cri d'enfant, pas un aboiement de chien, on n'aperçoit pas une silhouette aux fenêtres.

Mais dans ces maisons, où le confort intérieur est égal à la simplicité somptueuse des façades, on ne sent pas de vie. Elles sont, même habitées par dix personnes, comme vides et interchangeables.

Mais dans les plus grandes artères, il n'y a pas de passants. Les automobiles roulent, roulent sans arrêt les unes derrière les autres, comme les anneaux d'une chaîne sans fin, entre les trottoirs déserts. C'est la seule ville au monde où l'on voit les camelots vendre les journaux au milieu de la rue, aux carrefours où les signaux lumineux et les bras mécaniques arrêtent, pour quelques secondes, le flux des voitures.

Mais pour voir un ami, pour acheter un *grapefruit* – dans ces marchés aux piles rigoureuses qui ressemblent à des halls d'usine –, il faut faire des kilomètres et des kilomètres.

Tout est loin, tout est glacé, tout s'engrène automatiquement, et la beauté et la grâce elle-même, sous un ciel qui

semble, par sa tiédeur, dissoudre le sang du nouveau venu.

Ce caractère irréel, inhumain, cet apprêt inefficace, ce jeu sans chaleur ni vie est plus fort que toutes les richesses et que tous les prestiges. Et c'est lui qui donne à Hollywood une monotonie et une vanité de rêve sans substance.

Il semble que des génies secrets épuisent le suc de cette terre charmante et qui dément tant de promesses. Ces génies ne sont pas introuvables. On peut même les dépister assez facilement. Il suffit pour cela de franchir le seuil des citadelles colossales de la finance et du truquage que l'on appelle les studios.

II
LES USINES À MIRAGES

EN 1912, AUX PORTES DE LOS ANGELES commençait la campagne.

Les terres en friche, les prés, les cultures maraîchères, les plantations d'orangers composaient alors tout l'ornement de ce rivage californien. Dans le calme agreste, dans l'harmonie ample et douce du paysage, des maisons, de loin en loin, se cachaient parmi les arbres : fermes de paysans, villas de repos, ranchs d'élevage. Des cavaliers couraient le long des chemins. Des voitures attelées à deux chevaux allaient paresseusement.

Aujourd'hui plus rien ne subsiste de cette époque bucolique. Les pistes interminables de ciment sur lesquelles roulent sans arrêt des milliers d'insectes de métal ont rongé la terre odorante. C'est qu'une étonnante humanité, le peuple de Hollywood, a bâti là sa termitière.

En un tiers de siècle, la Californie a vu se réaliser son troisième *rush*, sa troisième ruée vers la fortune, son troisième Eldorado. Il y eut l'or. Il y eut le pétrole. Le tour est maintenant aux films.

Il a eu, lui aussi, ses défricheurs, ses pionniers, ses fièvres et ses victimes. Comme ses devanciers, il a connu sa période héroïque, son âge d'aventure. Mais, comme eux également, il s'est vite soumis à des lois fixes, à un code inexorable. Il est devenu une industrie.

Une industrie lourde.

Rivale des plus puissantes et des plus productives.

La Metro Goldwyn Mayer a construit ses bâtiments sur un champ de pétrole. Quoi de plus éloquent et de plus brutal que ce dédain d'un liquide pour lequel des nations se déchirent que cette préférence donnée à l'usine d'images sur les puits de huileuse richesse ?

Il est facile de discerner, pour peu que l'on ait vécu à Hollywood, les éléments favorables qui ont déterminé la naissance, en ce point de la terre, et le prodigieux développement d'une entreprise singulière entre toutes. Un climat et un éclairage constants, soutenus et propices presque tout le long de l'année, le voisinage de l'océan, la proximité des montagnes, du désert, de la brousse, tel est le concours que la nature apportait aux producteurs d'images.

Il m'a suffi de quelques heures d'automobile au mois d'avril dernier pour me trouver tour à tour dans des paysages neigeux et parmi des dunes brûlantes. À peu près tout ce que l'univers porte de contrastes, de profils violents, tourmentés, heurtés et romanesques se trouve réuni dans les environs de Hollywood.

Mais ce concours naturel n'eût pas suffi. Il fallait encore, et de toute nécessité, la présence dans la même région d'un centre urbain. Logement des premières équipes, recrutement des figurants et des ouvriers, sécurité du ravitaillement – elle seule pouvait les fournir. Avant que fût dressée la machinerie de Hollywood, avant que se fût rassemblée sa population, Los Angeles joua ce rôle indispensable.

Los Angeles était une grande ville, l'une des plus grandes des États-Unis. Mexicains, Chinois, Nègres, cow-boys, Japonais y grouillaient côte à côte. Les belles filles abondaient. Quelle matière humaine pour les premiers metteurs en scène !

Et c'est la rencontre de deux facteurs essentiels – les commodités de la nature et celles de la grande cité – qui localisa impérieusement le royaume du film.

Maintenant, une ville immense s'est détachée de Los Angeles. Ville aux noms divers, qui a envahi jusqu'aux collines et qui sans cesse poursuit son accroissement, ses

conquêtes. Elle est vouée uniquement au métier des images. Elle ne respire que par lui.

J'ai tâché de décrire son caractère étrange : splendeur morte, trompeuse douceur, charme inhumain, irréel qui dort dans les rues sans passants et sans voix. Il faut quelque temps pour pénétrer cette absence de vie, cet extraordinaire désert fleuri. Mais quand on a conquis sa clé, tout s'éclaire de la lumière la plus limpide.

Hollywood est une cité ouvrière.

Sous ses apparences de calme, de loisir, sous sa carapace de luxe, elle est pareille aux villes minières, aux agglomérations de hauts-fourneaux qui se vident de l'aube au crépuscule pour envoyer leur population aux galeries ou à la chaîne. Hollywood fabrique des images parlantes comme Ford sort des automobiles.

Ce qu'il y a de vivant, de réel, de vrai à Hollywood, ce n'est ni la rue, ni la demeure, ni le marché. Ce sont les studios, ou mieux les usines à films, qu'on persiste à désigner d'un nom qui ne convient plus à leurs dimensions ni à leur rôle.

Car elles représentent une source de richesses colossale, un mouvement d'argent qui se chiffre par milliards. Elles emploient un peuple de travailleurs et font vivre tout un pays.

J'avoue ne pas savoir le nombre exact de studios à Hollywood. Chaque compagnie, même la plus petite, a le sien. Il en est qui sont spécialisés dans les films de cow-boys, d'autres dans les films policiers, d'autres dans les histoires pour enfants, d'autres « font » dans la grossièreté et d'autres dans le sentiment. Cette différenciation porte à elle seule la marque d'une grande cité industrielle.

Mais si l'on veut avoir une idée d'ensemble, une vision surprenante de ce que signifie, à l'heure actuelle, le cinéma en Amérique, c'est naturellement dans les studios de l'une des quatre ou cinq principales sociétés qu'il faut se rendre. Qu'on visite la Fox Twentieth Century, la Metro Goldwyn Mayer, la Paramount, l'Universal, l'impression ne varie guère : on sort de là écrasé, ébloui et doutant presque de sa propre existence.

Chacun de ces studios forme une ville dans la ville. Leur accès est défendu par des murs infranchissables, par des gardiens qui ne se laissent fléchir qu'à la vue d'un laissez-passer minutieusement signé, timbré, estampillé.

Lorsque le visiteur a franchi ce cordon de sentinelles, cette manière de corps de garde, un espace s'offre à lui dont il n'aperçoit pas les limites ni le terme. Il n'est possible de parcourir un studio de cette envergure *qu'en automobile*. Encore y faut-il des heures. À l'intérieur de ces murs les

employés, les figurants sont obligés de se déplacer en autocar.

Comment énumérer ce que l'on découvre en roulant à travers ces citadelles closes, à travers ce monde où n'arrive aucun écho de la vie, où tout se trouve truqué, transformé, reconstruit selon une optique et une nécessité déformantes ?

Dans un dédale de décors bâti pour des années, on va, en quelques tours de roues, de la jungle à la place Vendôme, de l'auberge arabe au transatlantique grandeur nature. Voici une petite rue de province française et voici Picadilly. Des bœufs des Indes paissent tout près des neiges de l'Alaska. Des soldats bleu horizon tapissent une tranchée boueuse tandis que, quelques mètres plus loin, dans un arroyo, se baignent des Tonkinoises et que des milliardaires boivent de frais cocktails sur une plage consacrée de Floride.

Mais qu'on ne se trompe pas sur cette fantaisie.

Elle n'est que superficielle. Elle n'est que le maquillage de l'usine.

Maquillage également, ces édifices somptueux réservés aux auteurs, aux musiciens. Les rouages marchent impitoyablement. Tout est organisé, hiérarchisé, standardisé. Jusqu'à la pensée, jusqu'à l'inspiration.

Tous les écrivains, tous les compositeurs, même s'ils sont illustres, même s'ils sont payés de vingt à cinquante mille francs par semaine, *doivent* produire dans leurs bureaux numérotés. Leur présence est exigée depuis neuf heures du matin aussi strictement que par un pointage. Leurs outils les attendent là : machine à écrire, bibliothèque, piano, orgue ou violon.

Ils sont assimilés aux opérateurs, aux stars, aux figurants, aux monteurs, aux ingénieurs du son, aux docteurs, aux infirmiers et infirmières (car ces villes ont leurs propres hôpitaux), aux secrétaires, aux balayeurs, bref à l'humanité en réduction qui s'agite au bénéfice et à la gloire de l'espèce de temple dressé au milieu du studio.

Il est splendeur et silence. Mais de lui dépend la fantastique usine. C'est là que se réunissent les dieux de l'Olympe : les *executives*[1] et les vrais maîtres du lieu : les *producers*.

1. Administrateurs. *(Note de l'auteur.)*